

Haute culture



ou prêt-à-penser?

Photo: François TEFNIN

En aout dernier, à l'occasion d'un atelier organisé dans le cadre de l'Université d'été du SeGEC, le sociologue Frédéric MOENS s'est intéressé à la question de la consommation culturelle et des convergences et dissonances culturelles entre les individus.

Les pratiques culturelles sont très mal définies par la littérature et par les experts; généralement, ce terme entend couvrir la consommation d'objets culturels tels que des livres, des disques ou des

concerts et l'intérêt déclaré pour une œuvre ou un artiste, un type d'activité ou d'expérience. Elles recouvrent donc en même temps une expression, une action et un goût. Cette imprécision, que l'on pourrait déplorer, souligne le caractère arbitraire que revêt la définition: si aujourd'hui, tout le monde comprend celle-ci de manière extensive, les pratiques ainsi retenues ne sont pas sur le même pied. Regroupant la pratique artistique, l'accès à l'art mais aussi les activités de loisirs, l'hétérogénéité des pratiques culturelles est grande. Pour autant, est-il possible de parler d'une concurrence entre ces différentes pratiques? Utiliser un tel terme de concurrence laisse imaginer que toutes ces pratiques sont substituables et que la position des individus vis-à-vis d'elles est celle d'une totale liberté.

TRANSMISSION

Les questions gravitant autour de la culture demeurent fondamentales dans le champ de l'éducation. La culture s'acquiert; si elle est nécessairement présente, un être humain sans culture n'est pas pensable, elle est aussi, pour tout individu concret, le résultat d'une socialisation, c'est-à-dire d'un apprentissage. La culture est *transmise*, entre autres, par l'école. La place de l'éducation dans la culture est un facteur important pour saisir la logique des pratiques culturelles: elles sont orientées par les familles, par les expériences personnelles, par les instances d'enseignement.

Avant d'y revenir plus en détail, un détour par la notion même de culture peut s'avérer utile. Une première définition de la culture réside dans

son caractère identitaire: la culture est ce qui fait l'homogénéité d'un groupe. Cette description, souvent taxée d'anthropologique, permet la coexistence d'une quasi-infinité de cultures et voit le mot obligatoirement au pluriel. Chaque groupe humain s'en trouve équipé, chaque société et chacune de ses composantes (une organisation, un corps constitué ou un groupe de pairs) possède sa culture, ses codes et ses modes d'action spécifiques dans son environnement propre. Une telle culture ne se construit pas consciemment, elle s'apprend, s'élabore dans l'action quotidienne, se réalise consubstantiellement à la nature sociale de l'homme.

EXCELLENCE

À cette première vision s'oppose une représentation limitative de la culture: elle est alors abordée comme une excellence intellectuelle, l'expression des connaissances légitimes développant la faculté de jugement et de critique. Ainsi perçue, la culture devient un outil de différenciation, d'élégance et d'honneur. Tout en restant le propre de l'homme, elle perd l'universalité de sa présence pour lui substituer celle de son contenu: si tout être humain, même le plus sauvage, dispose d'une culture au sens premier, seul l'être cultivé possède la seconde. Les pratiques culturelles sont aujourd'hui à la croisée de ces deux chemins. Longtemps cantonnées dans les pratiques d'exception et de distinction, elles englobent maintenant toutes les activités et toutes les formes de comportements.

SOCIOLOGIE DE LA CULTURE

Approcher la culture sociologiquement suppose d'en décrire les mécanismes prescriptifs - elle dit le bien et le beau - sans leur donner une valeur supra-sociale. La culture dominante constitue un champ d'étude et est vue comme une culture parmi d'autres, et ce même confinée dans une unique société. La sociologie des pratiques culturelles brosse depuis 40 ans les dispositifs de sélection et d'imposition d'une culture. En la matière, le travail de **Pierre BOURDIEU** souligne la détermination dont les individus sont l'objet.

Pour simplifier, les pratiques culturelles s'inscrivent dans la description d'un jugement social sur le monde et situent les personnes à l'intérieur d'un ensemble de classes sociales dont le rapport au monde culturel est distinct. Les consommations y sont donc dissemblables et constituent à chaque fois, par leur convergence propre, un indicateur relativement précis de la situation occupée dans la hiérarchie sociale.

Plus récemment, en insistant sur la place de l'individu dans la construction et la signification de ses pratiques, **Bernard LAHIRE** renvoie à l'individu la légitimation des pratiques multiples qui sont les siennes. Cette inversion de la perspective - de la société déterminant les pratiques individuelles à l'individu donnant sens à ses pratiques propres - correspond au triomphe de l'individualisme. Toutefois, ce relativisme n'est pas absolu; la dissonance des pratiques que signale LAHIRE n'évacue pas totalement la domination qu'évoque BOURDIEU. Les pratiques des différentes parties de la société ne se confondent pas; les contenus des pratiques (regarder la télévision, apprécier les "petits" romans, écouter de la musique populaire, etc.) peuvent être partagés par des catégories très diverses de la population d'un pays. Pour autant, l'investissement ou le sens qui est donné à cette pratique, le cadre dans lequel on l'inscrira, l'argumentaire duquel on l'habillera constituent autant de paramètres qui transforment la pratique et la situent très clairement socialement. La concurrence entre pratiques concerne essentiellement les personnes appartenant aux segments dominants de la société, ceux pour lesquels la dissonance prend sens.

CHOIX

L'idée d'une concurrence suppose - la chose a été évoquée - la possibilité pour tout un chacun de faire des choix. Quelle est la liberté de nos choix? Par quoi ceux-ci sont-ils contraints? Lorsque les pratiques culturelles de nos concitoyens sont examinées - et cet examen porte sur toutes les occupations réalisées pendant le temps libre -, leur variété ne peut qu'impressionner. La radio, la télévision, l'informatique, la lecture,

l'écoute ou la pratique de la musique, la fréquentation des spectacles ou des musées, la poursuite de formations non-obligatoires, le sport, le jardinage ou autres hobbies, les contacts sociaux en forment une liste non exhaustive. Néanmoins, cette diversité cache mal quelques régularités écrasantes. En passant plus de trois heures journalières devant la télévision (certes, il s'agit d'une moyenne statistique), il reste peu de temps au Belge pour d'autres activités.

CONCURRENCE

Que signifie alors la concurrence? Elle n'existe qu'entre des activités qui sont proposées aux personnes et dans un temps restreint et contraint. La chose a été soulignée, les personnes les mieux dotées socialement, intellectuellement, culturellement seront celles qui composent leurs pratiques et leurs consommations avec le plus de rigueur et de diversité. La démocratisation culturelle qui offre au plus grand nombre la possibilité d'accéder à la "grande culture" ne peut fonctionner efficacement qu'en ayant permis préalablement la formation de tous aux codes de cette culture, mais aussi en ayant montré la grandeur et la raison des autres cultures et des autres pratiques. L'école, par définition, promeut la culture; celle-ci entre en concurrence avec les cultures de certains milieux et converge avec d'autres. Rabattre les exigences de l'école (ou de l'éducation en général) sur les standards de la société-spectacle ne permet pas de valoriser la culture "populaire" mais efface, pour un plus grand nombre, l'existence même de la qualité et de la différence culturelle. ■

FRÉDÉRIC MOENS

GRUPE DE RECHERCHE SOCIOLOGIE
ACTION SENS (GRESAS),
FACULTÉS UNIVERSITAIRES CATHOLIQUES
DE MONS (FUCAM)